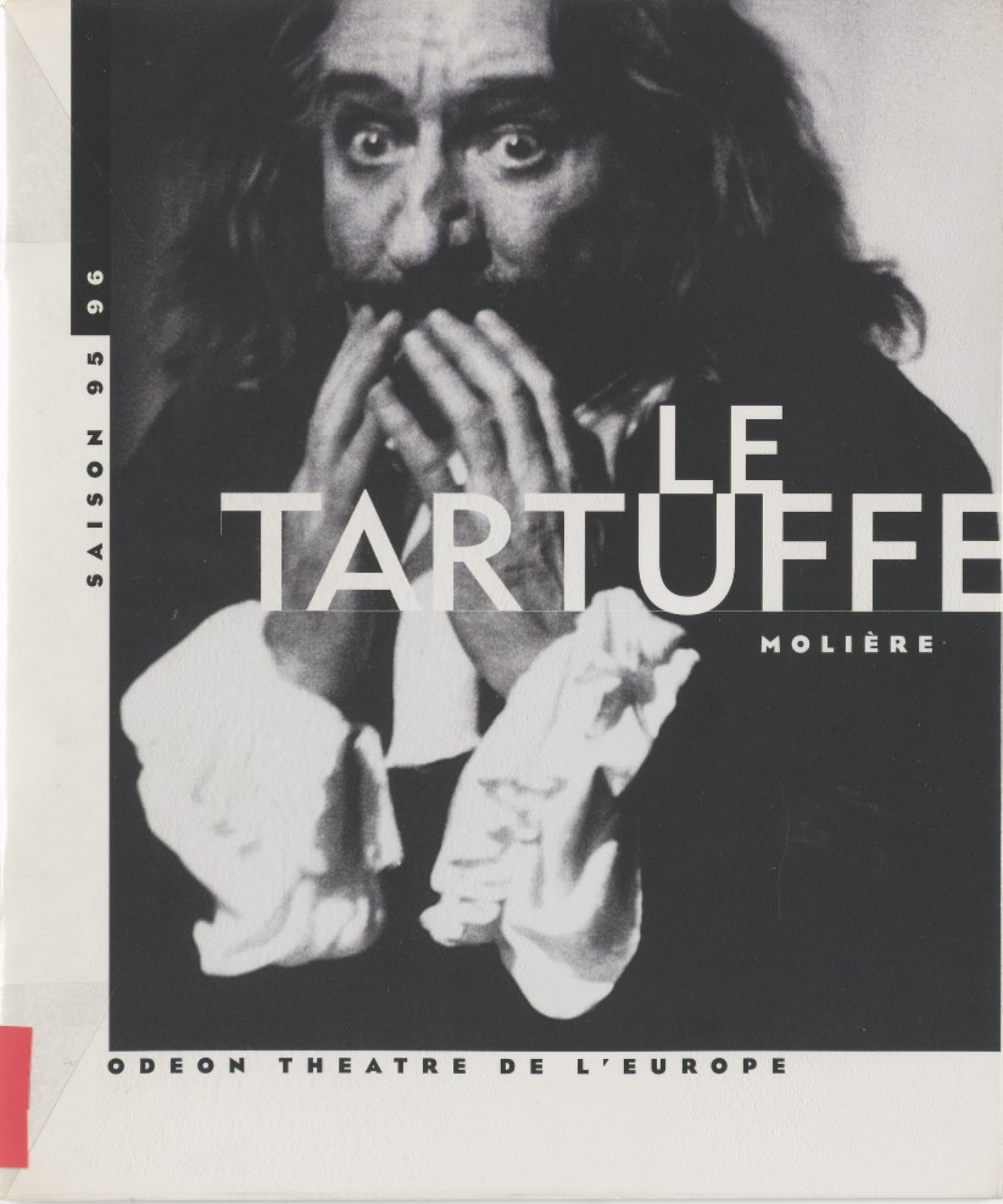


SAISON 95 96



LE TARTUFFE

MOLIÈRE

ODEON THEATRE DE L'EUROPE



DORINE

Mois il est devenu comme un homme hébété,
Depuis que de Tortuffe on le voit entêté;
Il l'appelle son frère, et l'oime dons son ôme
Cent fois plus qu'il ne foit mère, fils, fille, et femme.

Molière, Le Tartuffe, Acte I, Scène 2

LE TARTUFFE

Mise en scène	BENNO BESSON
Scénographie et costumes	EZIO TOFFOLUTTI
Lumières	ANDRÉ DIOT
Son	JACQUES TOUMAYEFF
Musique	DAVID HOGAN
Maquillages et coiffures	KUNO SCHLEGELMILCH
Construction du décor	ATELIER DU THÉÂTRE VIDY-LAUSANNE E.T.E
Tapisserie	FABIEN CORTHÉSY
Accessaires	JEAN-PIERRE FAVRE
Réalisation des costumes	CONCHITA SALVADOR
Assistant à la mise en scène	DOMINIQUE SERREAU
Assistants scénographes	OLIVIER LORÉTAN, LICIA LUCCHESI
2 ^{ème} assistant à la mise en scène	DIETRICH SAGERT
Stagiaire à la mise en scène	PIER PAOLO OLCESE
	et les équipes techniques du Théâtre Vidy Lausanne E.T.E. et de l'Odéon-Théâtre de l'Europe

Production : Théâtre Vidy-Lausanne E.T.E.

en tournée : au Havre du 8 au 16 décembre 95, à St Quentin en Yvelines du 11 au 13 janvier 96, à Montpellier du 18 au 28 janvier 96, à Sartrouville du 1^{er} au 6 février 96, à Mulhouse du 13 au 17 février 96, à Lausanne du 22 février au 10 mars 96, à St Etienne du 19 au 23 mars 96, à Amiens du 27 au 31 mars 96, à Evreux du 3 au 5 avril 96.

- Représentations à l'Odéon-Théâtre de l'Europe du 6 octobre au 3 décembre 95.
- Spectacle créé à Lausanne, Théâtre Vidy Lausanne, le 31 janvier 95.
- Le bar de l'Odéon-Théâtre de l'Europe et la librairie (Foyer du public) sont ouverts 1 heure avant le début de chaque représentation. Possibilité de restauration sur place.
- Les hôtes d'accueil de l'Odéon-Théâtre de l'Europe sont habillées par Hanae Mari.



M O L I E R E

AVEC
Dorine, servante de Marianne
Elmire, femme d'Orgon
Madame Pernelle, mère d'Orgon
Laurent
Cléante, beau-frère d'Orgon
Tartuffe, faux dévôt
Orgon, mari d'Elmire
Damis, fils d'Orgon
Marianne, fille d'Orgon et amante de Valère
Un exempt
Flipotte, servante de Madame Pernelle
Monsieur Loyal, sergent
Valère, amant de Marianne

Séverine Bujard,
Evelyne Buyle,
Corinne Coderey,
Bruno Dani,
Jean-Charles Fontana,
Jean-Pierre Gos,
Roger Jendly,
Darius Kehtari,
Geneviève Pasquier,
Benjamin Knobil,
Suzanna Pattoni,
Dominique Serreau,
Roland Vouilloz



S Y N O P S I S

Un jour qu'il estoit
dons l'église des 15-20,
M^{me} Honsse, veuve de
l'opoticoire de lo Reyne y vint.

Elle loge dons les 15-20
mesmes. Il l'occosto et luy
parla de dévotion avec tont
d'empotement qu'il chomo
cette femme qui est dévotte.
Elle le loge chez elle. Luy, qui
est si choritoble qu'il aime son
prochein comme luy-mesme,

s'est mis à oimer lo petite
M^{me} Potrocle, lo fille de
M^{me} Honsse. Elle est femme
de chombre de lo Reyne et son
mory est oussy à elle. Chorpy se
mit si bien dons l'esprit du mory
et s'impotronno tellement de
luy et de sa femme qu'il en o
chossé tout le monde et elle ne
vo en ocun lieu sons qu'il n'y
soit ou bien le mory.

Tallemant des Réaux,
Historiettes (1657)

pour confondre enfin l'imposteur. Orgon, déniaisé,
confesse que « non, rien de plus méchant n'est
sorti de l'enfer ». Il chossera le vilain. Trop tard :
n'a-t-il pas fait à son ami donation entière de ses
biens ? Tartuffe : « C'est à vous de sortir, vous
qui parlez en maître : / La maison m'appartient, je
le ferai connaître. » Heureusement, le Princeveille,
« ennemi de la fraude » et « que ne peut tromper
tout l'ort des imposteurs ».

Toute la maisonnée
du sieur Orgon est en émoi :
le maître, époux et père s'est
laissé proprement envoûter
par un personnage douteux,
rencontré dans une église
où « il attirait les yeux de
l'assemblée entière /
Par l'ardeur dont au Ciel
il poussait sa prière; / Il foisoit
des soupirs, de grands
élancements, / Et baisait
humblement la terre à tout
moment », et invité sur
l'heure par le gentilhomme
à coucher sous son toit.
Et chacun de protester contre
lo tyrannie de l'intrus,
un gueux, un béliître, un pied
plat, un cagot de critique.
Rien n'y fait cependant,
Orgon projette même d'unir
sa fille au « saint homme ».
Mais ce sont d'autres atours
que convoite l'hypocrite,
Elmire elle-même, l'épouse
d'Orgon. La jeune femme
s'exposera courageusement





le Tartuffe ou les oreillons

Après s'être plangée dans les idées du siècle, idées qui s'éloignaient du temps où elle vivait, la princesse palatine avait commencé par les idées cartésiennes; de là elle avait passé à ne plus rien croire, et ayant achevé le tour du cadran, elle avait remanté elle-même vers la religion comme plusieurs esprits-farts ou libertins de cette époque. Dans son séjour en France elle avait vu la Frande, qui, selon Bassuet, était un travail de la France prête à enfanter le règne miraculeux de Louis.

Chateaubriand, *Vie de Rancé*

■ Benno Besson fait retour au *Tartuffe* quelque trente ans après l'avoir monté une première fois, en allemand, au Deutsches Theater de Berlin, en 1963. C'est Bertolt Brecht qui, dès 1954, ovoid investi Besson de la mission d'introduire Molière en Allemogne. « Il régnoit à ce moment-là en R.D.A. une hypocrisie généralisée que favorisaient le culte de la personnalité et l'idéologie

dominante. *Le Tartuffe* permettait de s'y attaquer. » Ce constat prononcé sur l'Allemogne de l'Est ou temps où triomphait la guerre froide aurait-il encore une part valide que l'on pourrait appliquer à la société française contemporaine ? Dans la *Vie de Rancé*, Chateaubriand met en doute l'efficacité du XVIII^e siècle à avoir altéré la

révérence que la société française témoignait au pouvoir absolu et à la personne de celui qui l'incarnait de façon définitive, Louis XIV : « Le XVIII^e siècle a voulu effacer Louis XIV, mais sa main s'est usée à gratter le portrait. Napoléon est venu se placer sous le dôme des Invalides comme pour assurer la gloire de Louis. On a eu beau faire les tableaux des victoires de l'Empire à Versailles, elles n'ont pu effacer le souvenir des victoires du XVII^e siècle. Napoléon a seulement romené enchaînés à Louis XIV les traits que Louis XIV avait vaincus. Bonaparte a fait son siècle; Louis a été fait par le sien : qui vivra plus longtemps de l'ouvrage du temps ou de celui d'un homme ? C'est la voix du génie de toutes les sortes qui parle au tombeau de Louis; on n'entend au tombeau de Napoléon que la voix de Napoléon. » Besson ne serait pas loin de vouloir étendre ce jugement aux XIX^e et XX^e siècles. Selon lui, les critères éthiques et esthétiques du XVII^e siècle et le culte de la figure royale sont encore vivaces au sein de la bourgeoisie contemporaine. « La Révolution a coulé là-dessus comme de l'eau

sur un canard. » Nul ne se laissera donc abuser par le final étourdissant de sa nouvelle mise en scène du *Tartuffe* : scintillement de faux ors, mirages de la perspective et divertissement musical concourent à la dénonciation iranienne d'un cinquième acte tout entier engagé à magnifier le pouvoir absolu. Une inquiétude grandit, que le motif peint sur les rideaux ponctuant les actes (yeux et oreilles, « voir et entendre ») avait laissé planer sur la scène. Le metteur en scène rompt par ailleurs avec une tradition, héritée de Louis Jouvet et transmise par Roger Planchon, qui auréole le personnage du faux dévot d'une sensualité et d'une séduction quasiment démaniques, dans le même temps qu'elle l'enveloppe d'une signification obscure. Il se savait que c'est la défaillance d'Orgon, et non celle de Tartuffe, que le comédien Molière endossait à la scène, et fut résolument bosculer la comédie du côté de la farce. On peut lire *Tartuffe*, tout autant que *Le Bourgeois gentilhomme*, *Le Misanthrope* ou *L'Avare*, comme l'exposition clinique des symptômes et manifestations d'une maladie : Orgon est malade du Tartuffe,

il a ottopé le Tartuffe comme un attrape les oreillons. Il convient dès lors de s'interroger sur les déficiences de son système immunitaire. Une folie est inscrite au secret de son être, qui seule peut rendre compte de son hébétude soudaine. Orgon est un marchand aisé, provincial sans doute, monté à Paris où il épouse sur le tard et en secondes noces une jeune femme de qualité, dépensière et frivole. Mais le rêve d'ascension sociale du bourgeois est bientôt rottopé par la mauvaise conscience qui le ronge sans repos : une folie, jadis, a été commise, la cossette d'Argas en est la preuve irréfutable. Le passé d'Orgon (une campramission obscure avec la Fronde) est la défaillance originaire sur laquelle sont entés les deux avatars qui minent aujourd'hui son existence : ses manquements à la dévotion et aux préceptes de l'économie bourgeoise. C'est sur ce double plon que s'établit une dialectique complexe entre Tartuffe et Orgon, apporée à certains mécanismes d'infection virale. Le parasite trouve dans les tares et les fêlures qui menacent tout ensemble le sentiment social et religieux d'Orgon la place exacte où venir se loger. Tartuffe accapare et court-circuite tous les liens sociaux d'Orgon. Il l'isole et le réduit à l'état d'individu naturel, égoïste et tyrannique. Il se charge, en quelque sorte, de son être social, en assume à sa place les devoirs et obligations, lui offrent ainsi toute licence d'être antisocial. Qui s'étonnera, dès lors, de l'aveuglement volontaire d'un Orgon trop heureux que se soient installées à demeure une dévotion et une austérité sans doute illusoires, mais grosses de cette vertu apaisante : masquer au regard de sa conscience coupable la réalité inconvenante d'une maisonnée ouverte à la mondanité prodigue et aux libres-penseurs ?



une curieuse mansuétude

Nous vivons sous un Roi dont le principal soin tend à délivrer les foibles de l'oppression des forts.

Colbert

■ Au temps où Molière écrit *Tartuffe*, le souvenir de la Fronde n'est vieux que d'une dizaine d'années et il est indiqué qu'Orgon y prit part. Il y prit part sans daute du côté du Roi, du moins c'est Dorine qui l'assure.

La Cour, qui est parfaitement renseignée, le sait; mais il lui reste des doutes, car elle soit aussi qu'Orgon eut des omities compromettantes, qu'il y resto fidèle et qu'il reçut dans sa maison des visiteurs suspects. Dès qu'on envisage les choses de ce point de vue, comme tout s'éclaire ! Pourquoi dès son arrivée, Tartuffe, sans prendre aucun autre souci, s'ochorne-t-il à obtenir, avant toute chose, la confession d'Orgon ?

*J'allois droit à mon troître en foire confidence
Et son raisonnement me vint persuader
De lui donner plutôt la cossette à garder.*

Naturellement ! Parce qu'il veut les documents ! Tartuffe n'est venu chez Orgon que pour cela ! Il s'attendait à du mystère, à de la résistance : l'offoie se fait en un tournemain.

Nanti du précieux dépôt, il sange alors à d'autres opérations. Il prouve la donation en affectant de la refuser; il prépare le mariage : puis, émerveillé que tout aille ainsi à souhait, ayant des loisirs, il se met à tourner autour d'Elmire, « Surtout depuis un certain temps » dit Dorine ! Le sire est bien trop rusé pour avoir commencé par les bogotelles. Et alors l'histoire de Tartuffe chez Orgon sort de l'obscurité. Argos, criminel d'Etat, frondeur dangereux sans daute, a reçu asile chez Orgon, puis s'en est enfui laissant à son ombi des papiers,

Où sa vie et ses biens se trouvent ottochés.

La Cour recherche cette tête et cette fortune, et elle l'aura; nous sommes à l'époque où naît, déjà puissant et presque tout puissant, le pouvoir personnel. Le trovoil de sûreté intérieure est assuré par toute une troupe d'agents grassement payés — sur la victime le plus souvent —, aptes à espionner en tous milieux, Tartuffes de toutes les tailles et de toutes les cauleurs, le libertin, le dévot, l'hérétique, le portison de Monsieur,

de Monsieur le Prince, de Modemoiselle, etc. Le comouflage est porfoit, et, la tâche accomplie, on vient présenter son rapport au Roi. La police secrète n'o jomois été bien regardante sur la valeur morale de ses collaborateurs, celle du grand Roi sans daute moins que taute autre : peut-être même usoit-elle volontiers des pires individus, que l'on pouvait, en cas de besoin, désavouer et même fropper pour d'autres crimes. Et sûrement les aptitudes extraordinaires de dissimulation et de feinte de ce Tartuffe, signalé dès son arrivée à Paris, ont été appréciées par le haut personnage chargé par Sa Majesté d'enquêter sur les derniers frondeurs. On l'o engagé, il est entré, l'ôme opoisée chez Orgon, en se disant d'abord que le service du Roi lui vaudrait certainement absolution de son lourd possé, et ensuite que, après avoir soisi et livré les documents, il pourrait, et pour son seul compte cette fois,

Par le chemin du Ciel courir à la fortune.

Sans doute, à l'époque où la pièce s'élabore dans l'esprit de Molière, la lieutenance générale de police n'est-elle pas encore créée. La Reynie n'en sera le premier titulaire qu'en 1669, l'année, précisément, de la résurrection, grâce à Louis XIV, de la comédie condamnée. Mais les procédés d'information dont il se servit couramment étoient, depuis longtemps déjà, employés, surtout dans l'entourage du Roi, quand il s'agissoit de quelque affaire intéressant directement le pouvoir; si la police de La Reynie était experte, ainsi que l'écrit Fontenelle « à pénétrer par des souterrains dans l'intérieur des familles et à garder, tant qu'il ne lui est pas nécessaire d'en faire usage, les secrets » qu'elle a surpris, on peut raisonnablement supposer que ces pratiques n'ont pas été improvisées par le premier lieutenant-général, mais oméliorées et étendues. Aucune invraisemblance donc à croire que Tartuffe est à la solde du Roi, et, bien plus, parfaite explication du dénouement.

Ce n'est pas parce que « le Prince » a été dupe de ses ridicules protestations, ni parce qu'il a éprouvé

de la considération pour un bon gentilhomme qui se montre dévoué à son souverain qu'il a accueilli Tartuffe et qu'il l'a écouté : c'est parce que cette visite étoit escomptée, attendue; on se réjouissait d'avance de la soisie des papiers et on s'apprêtait à les payer rayalement. Mais il en coûte parfois de confier les sordides besognes à des agents peu sûrs. Bon indicoteur, utile mouchard, Tartuffe étoit aussi un malfaiteur dangereux.

Venant s'occuser, il s'est trohi lui-même,

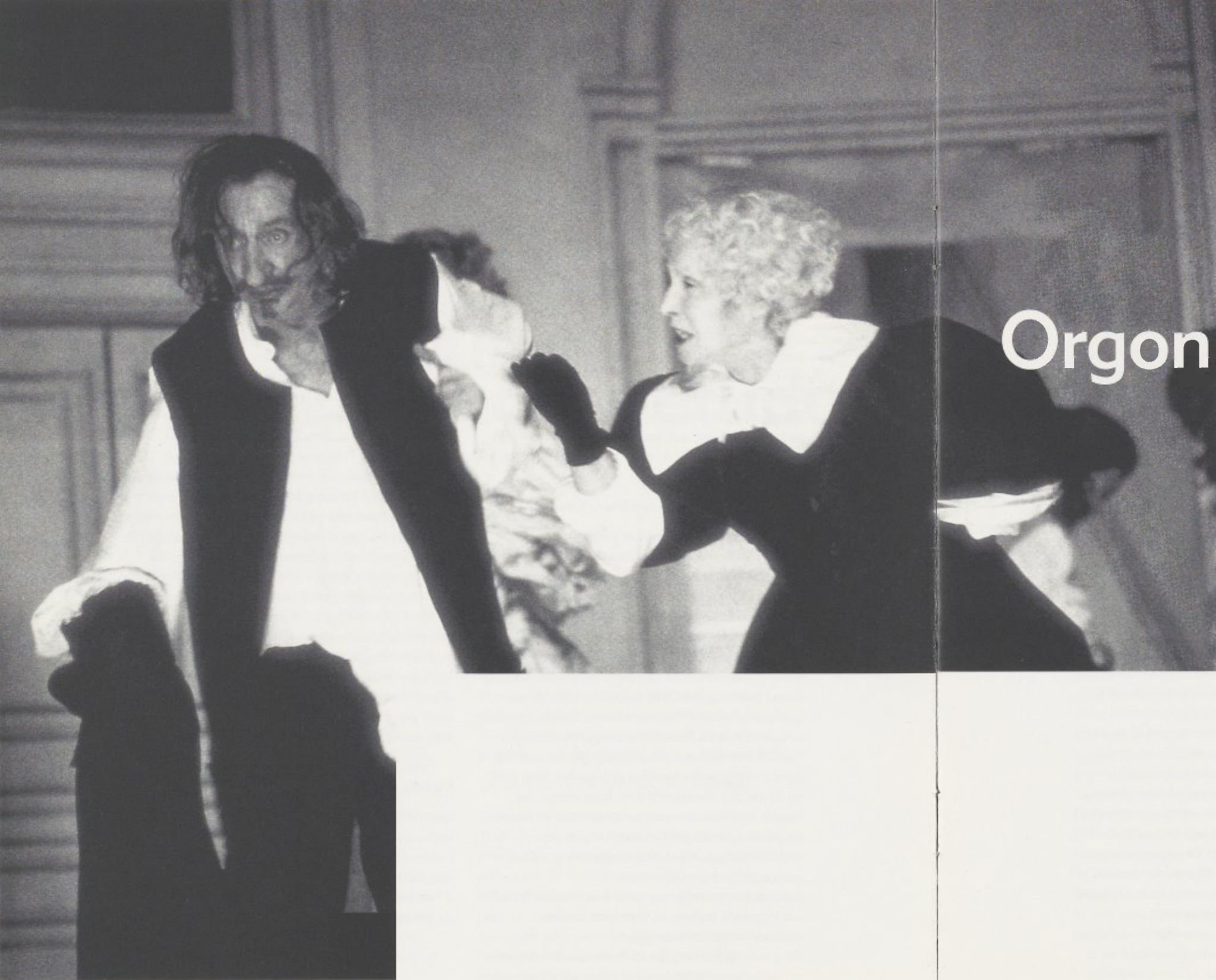
dit l'Exempt. Si la police recherchait « un Criminel d'Etat », elle se préoccupait aussi de découvrir un certain bon dit de droit commun. Fidèle à une habitude chère à toutes les sûretés de tous les pays et de tous les temps, dès qu'elle découvre l'identité de Tartuffe, elle se toit. On croit voir le Conseiller qui assiste le Roi, à l'audience demandée par l'Imposteur, jeter à son prince un imperceptible regard d'intelligence et demeurer impossible. La Tortufferie, changeant de comp, servoit les honnêtes gens. Le Roi feint de donner suite à la requête, il fait accompagner Tartuffe d'un Exempt; celui-ci appartient à la compagnie des Archers du Grand Prévôt dont tous les chefs sont des gentilshammes. Il sait qu'il doit paraître d'abord obéir à l'hypocrite et ne l'arrêter que lorsqu'il verra « l'impudence aller jusques ou bout ». Et pourquoi cette mansuétude royale ? Mais parce que les papiers, qu'on croyoit si précieux, ont été reconnus insignifiants. S'il n'en oit pas été ainsi, le Roi n'aurait pas, c'est trop clair, pardonné

... cette offense secrète

Où vous o, d'un ombi, fait tomber la retroite.

Louis XIV pardonnait quelquefois aux criminels ordinaires : rarement aux conspirateurs contre l'ordre politique ou religieux. S'il fait grâce ici, c'est que cette grâce ne lui coûte rien. Controirement à l'attente générale, la cassette ne contenoit rien de sérieusement compromettant pour personne.

Jacques Arnavaon, *Qui étoit Tartuffe ?*
(Revue hebdomadaire, janvier 1925)



Orgon ou l'inobservance du réel

Le pauvre homme !
Molière, *Le Tartuffe*, Acte I,
scène 5

■ Dans une scène d'un film de Buster Keaton, *Les trois âges*, on voit un personnage singulier, mi-astrologue mi- météorologue, plongé dans des calculs compliqués destinés à déterminer le temps qu'il fait au dehors. S'étant décidé pour un « beau fixe », il grave l'information sur une tablette - la scène est

censée avoir pour cadre la Rome antique - et se fait afficher son avis. Mais il rentre soudain, surpris par une tempête de neige, et grave un avis de « forte neige » qu'il affiche aussitôt, cette fois-ci sans aucun calcul préalable. Tout le monde rit naturellement du procédé charlatanesque. Mais à la réflexion cet astrologue me semble faire preuve en la circonstance d'une remarquable liberté d'esprit : faisant ainsi passer le fait avant son opinion, et ce sans hésiter une seconde. Beaucoup d'autres, pour ne pas dire la plupart, placés devant un dilemme comparable, choisiraient l'autre voie : préférant l'opinion au fait. Car s'il est une faculté humaine qui mérite l'attention et tient du prodige, c'est bien cette aptitude, particulière à l'homme, de résister à toute information

extérieure dès lors que celle-ci ne s'accorde pas avec l'ordre de l'attente et du souhait, d'en ignorer au besoin au à sa guise; quitte à y opposer, si la réalité s'entête, un refus de perception qui interrompt toute controverse et clôt le débat, aux dépens naturellement du réel. Cette faculté de résistance à l'information a quelque chose de fascinant et de magique, aux limites de l'incroyable et du surnaturel: il est impossible de concevoir comment s'y prend l'appareil perceptif pour ne pas percevoir, l'œil pour ne pas voir, l'oreille pour ne pas entendre. Pourtant cette faculté, ou plutôt cette anti-faculté existe; elle est même des plus banales et il est loisible à tout un chacun d'en faire l'observation quotidienne. Proust décrit bien la vertu de cette faculté anti-perceptive au début de la *Recherche* lorsqu'il analyse les sentiments et réactions de la grand-tante de Combray à l'égard de Swann. On sait que cette grand-tante se refuse à concevoir que Swann, ami de la famille, vit par ailleurs dans un monde d'un haut niveau social et artistique, sans rapport avec la société de Combray. Mais les faits sont têtus et semblent devoir la rappeler sans cesse au sentiment de la réalité, tant sont nombreux et éloquentes les signes qui témoignent de la position réelle de Swann. Cependant, la grand-tante ne s'en laissera jamais conter; et c'est merveille d'observer avec quel art, avec quel génie presque,

elle pervertit le sens des informations qui lui parviennent jour après jour et réussit à les retourner au désavantage de Swann. Il y a ici un jeu d'envois de message et de retours ironiques à l'expéditeur. Message: on apprend à la grand-tante que Swann possède une célèbre collection de tableaux. Réplique de la grand-tante s'adressant à Swann: « Etes-vous seulement connaisseur? je vous demande cela dans votre intérêt parce que vous devez vous faire repasser des craûtes par les marchands. » Autre message: on apprend que Swann a dîné « chez une princesse ». Réplique: « Oui, une princesse du demi-monde! » Autre message: on apprend que Swann est un intime de Mme de Villeparisis. Réplique de la grand-tante à sa sœur qui lui annonce la grande nouvelle: « Comment! elle connaît Swann? Pour une personne qui prétend être parente du maréchal de Mac-Mahan! » Cette dernière réplique donne une bonne mesure de la solidité du mur qui protège la grand-tante de toute reconnaissance de l'état social de Swann: impliquant que toute personne dont on serait forcé d'avouer qu'elle fréquente Swann est du même coup rayée de la liste du grand monde. Avant que Swann ait progressé d'un pas dans l'opinion de la grand-tante, celle-ci aura réduit à l'état raturier toute l'aristocratie européenne. Ce coup-ci était pour Mme de Villeparisis; le prochain atteindra le prince de Galles, le comte de Paris, et pourqu'il ne le faut, le maréchal Mac-Mahan en personne. Miracle de la faculté anti-perceptive! On pourra exactement tout montrer de la réalité de Swann à la grand-tante; celle-ci sera cependant toujours assurée, grâce à elle et à cause d'elle, de n'en jamais rien connaître. René Girard commente ici justement, dans *Mensonge romantique et vérité romanesque*: « La vérité, telle une maiche importune, revient sans cesse se poser sur le nez de la grand-tante, mais un revers de la main suffit pour la chasser. » On dirait qu'un verrou est poussé qui bloque toute information et oppose victorieusement une absence de perception aux évidences les plus tangibles et les plus manifestes. Ou encore qu'un rideau de fer est abaissé qui confond la réalité,

tout comme la fermeture soudaine d'un musée ou d'un bistrot éconduit sans égards le visiteur attardé: « On ferme, c'est fini, allez-vous en. » A vouloir faire valoir ses droits légitimes à être perçue, la réalité encourrait un même échec que le visiteur qui prétendrait forcer l'entrée du musée ou du bistrot: « On vous a déjà dit que c'était fermé. » On peut trouver un exemple saisissant de cette « fermeture » de la perception dans la fin du film que Joseph Mankiewicz a tiré de la pièce de Tennessee Williams, *Soudain l'été dernier*. Madame Venable y combat tout au long la version véridique de faits que lui exposent sa nièce et un médecin. Contrainte à la fin au silence devant l'évidence, elle congédie tout son monde et regagne l'étage supérieur de sa villa, disparaissant dans un ascenseur intérieur qui l'isole du monde et renvoie sans appel tant ses interlocuteurs que la réalité en général. Tartuffe usait de même, interrompant un vis-à-vis gênant:

*Il est, monsieur, trois heures et demie;
Certain devoir pieux me demande là-haut,
Et vous m'excuserez de vous quitter sitôt.*

Ce qu'il y a toutefois de plus remarquable dans le phénomène de refus de perception est que non seulement l'opinion mise à l'abri du verrou ne soit pas infirmée par les informations contradictoires et les démentis cuisants que lui oppose sans cesse la réalité, mais encore qu'elle soit au contraire généralement confirmée et renforcée par ces démentis mêmes. Tout comme les systèmes rendus autorégulateurs par le dispositif dit du *feed-back*, le système « refus de perception » est si bien organisé que ses propres coups, au lieu de l'affaiblir, font refluer vers lui une énergie issue de ses conséquences fâcheuses, de ses perpétuels différents avec le réel. Les faux pas qu'il commet nécessairement sont programmés de telle manière qu'ils viennent sans cesse réalimenter la source d'erreur qui les a causés - en sorte que le refus de perception est un système qui non seulement produit des erreurs mais encore engraisse et prospère par leur entremise. Je pourrais invoquer le célèbre Boubouroche de Cauteline,

qu'un voisin mal intentionné mais mal inspiré entend persuader de l'infidélité de sa maîtresse. On connaît la suite: Boubouroche surprend chez lui son rival occupé avec Adèle, mais en conclut vite à une fidélité de sa maîtresse encore plus grande que tout ce qu'il avait osé espérer. Le système du *feed-back* a fonctionné ici de manière exemplaire, entraînant chez Boubouroche une conviction sans réplique dont la maxime peut en gros s'énoncer ainsi: « Adèle ne peut pas me trahir. La preuve: elle me trompe. » Boubouroche en était sûr, naturellement; mais maintenant il a la preuve en main - et, après tout, deux certitudes valent mieux qu'une. Le seul coupable dans cette affaire est le voisin dénonciateur, qui subira une sévère correction. Correction méritée d'ailleurs: car celui-ci aurait dû savoir que toute information contrariante introduite dans un système « refus de perception » se transforme aussitôt en confirmation supplémentaire qui a pour seul effet d'appuyer, dans l'esprit du non-percevant, le petit rien de certitude qui lui manquait.

Clément Rosset, *Le principe de cruauté*
Minuit, 1988









La vraye preud'homie
est libre et franche, mosle
et genereuse, rionte et joyeuse,
égole, vniforme, et constonte,
qui morche d'vn pas ferme,
fier, et houtoin, ollont toujours
son train, sons regorder de costé
ny demiere. Or le ressort de cette
preud'homie, c'est lo loy de
nature. Qui ogit par ce ressort,
ogit selon Dieu: cor cette
lumiere naturelle est vn escloir
et rayon de lo divinité.

Je veux et requiers en mon soge
vne vraye preud'homie et vne
vroye pitié, jointes et moriées
ensemble; que chocune subsiste
et se soutienne de soy-
mesmes, sons l'ayde de l'outre;
et ogisse par son prapre ressort.

Je veux que sons Poradis et
Enfer, l'on soit homme de
bien. Je veux que tu sois
homme de bien pour ce que lo
nature et lo raison (c'est Dieu) le
veut. La religion est posterieure
à la preud'homie; c'est oussi
chose opprise, receuë par
l'oüye, por revelotion et
instruction, et oinsi ne lo peut
pas causer. Ce serait plutôt lo
preud'homie qui devroit couser
et engendrer lo religion,
cor elle est première, plus
oncienne et naturelle.

Pierre Charran, *La Sagesse*
(1601)

française des comédies à l'exemple de Térence.

- Votre dessein est lauable, mansieur, mais
je m'étannerais bien, si vous avez quelque
délicatesse, que vous ne fussiez pas bientôt
rebuté, comme je l'ai été mai-même, par les
cabales des envieux et des sots. Je crois pauvair

libre pensée

■ En 1658, Molière
et sa troupe jouent
Nicomède à Rauensbourg.
Le vénérable auteur de
la tragédie vint assister
à la représentation. Flatté
de l'honneur, Molière décida
de rendre sa visite à Corneille.
Vaici, tels que les imagina
Dumas, les propos
qu'échangèrent les deux
auteurs :

- Je vaudrais, mansieur, dit
Molière, suivre la route que
vous avez si glorieusement
ouverte et danner à la scène

*dire que le théâtre semble m'avoir conquis
une solide gloire. Eh bien ! sans doute serais-je
sage de donner tout ce vain bruit en échange du
pieux labeur auquel j'ai consacré mes veilles depuis
cinq années. Ne saluez-vous point, vous aussi,
à quelque œuvre qui ne soit point esclave des
frivolités d'un public de badauds ?*

- Si fait, mansieur, je travaille à une traduction
de Lucrèce.

- Je vous en fais mon compliment. Pour ma part,
monsieur, et je vous prie d'en accepter un
exemplaire que vaici, je viens d'achever de mettre
en vers l'Imitation de Jésus-Christ.



Je ne suis pas la secte de Pythagare, « que les hammes prennent une âme nouvelle quand ils approchent les simulacres des Dieux pour recueillir leurs aracles ». Sinan qu'il vaulut dire cela même, qu'il fout bien qu'elle sait étrangère, nouvelle et prêtée pour le temps, la leur montrant si peu de signe de purification et netteté candigne à cet affice.

Ils font tout à l'appasite des préceptes Stoïques, qui nous ardannent bien de corriger les imperfections et vices que nous reconnaissons en nous, mais nous défendent d'en être maris et déplaisants. Ceux-ci nous font à croire qu'ils en ont grand regret et regards au-dedans.

Mais d'amendement et correction, ni d'interruption, ils ne nous en font rien apparaître. Si n'est-ce pas guérissant si on ne se décharge du mal. Si la repentance pesait sur la balance, elle emparterait le péché. Je ne trouve aucune qualité si oisive à contrefaire que la dévotion, si on n'y conforme les mœurs et la vie; son essence est abstruse et occulte; les apparences, faciles et pompeuses.

Montaigne, *Essais*
(III, 2, *Du repentir*)

il s'enfuiera, il lui laissera son manteau, s'il n'est aussi sûr d'elle que de lui-même. Il est encore plus éloigné d'employer pour la flatter et pour la séduire le jargon de la dévotion; ce n'est point par habitude qu'il le parle,

de la farce

■ Le portrait du faux dévot qui se trouve dans le chapitre *De la mode des Caractères* de La Bruyère contient quelques allusions palémiques au Tartuffe de Molière. Le faux dévot, commence par dire La Bruyère, ne parle pas de « *mon honneur et mon discipline*, au contraire; il passerait pour ce qu'il est, pour un hypocrite, et il veut passer pour tout ce qu'il n'est pas, pour un homme dévot : il est vrai qu'il fait en sorte que l'on croie, sans qu'il le dise, qu'il porte une haire et qu'il se donne la discipline ». Plus loin, il critique la conduite de Tartuffe dans la maison d'Orgon : « S'il se trouve bien d'un homme opulent, à qui il ose impasser, dont il est le parasite, et dont il peut tirer de grands secours, il ne lui fait du moins ni avance ni déclaration;

mais avec dessein, et selon qu'il lui est utile, et jamais quand il ne servirait qu'à le rendre très ridicule. [...]

Il ne pense point à profiter de toute sa succession, ni à s'attirer une donation générale de tous ses biens, s'il s'agit surtout de les enlever à un fils, le légitime héritier : un homme dévot n'est ni avare, ni violent, ni injuste, ni même intéressé; Onuphre n'est pas dévot, mais il veut être cru tel, et par une parfaite, quoique fausse, imitation de la piété, ménager sourdement ses intérêts : aussi ne joue-t-il pas à la ligne directe, et il ne s'insinue jamais dans une famille où se trouvent tout à la fois une fille à pourvoir et un fils à établir; il y a là des droits trop forts et trop inviolables : on ne les traverse point sans faire de l'éclat (et il l'appréhende), sans qu'une pareille entreprise vienne aux oreilles du Prince, à qui il dérobe sa marche, par la crainte qu'il a d'être découvert et de paraître ce qu'il est. Il en veut à la ligne collatérale : on l'attaque plus impunément; il est la terreur des cousins et des cousines, du neveu et de la nièce, le flatteur et l'ami déclaré de tous les ancêtres qui ont fait fortune; il se donne pour l'héritier légitime de tout vieillard qui meurt riche et sans enfants... »

La Bruyère pense évidemment ici au type parfois, pour ainsi dire idéal, du faux dévot, à l'homme qui n'est rien d'autre qu'un faux dévot et qui, sans aucune faiblesse ni inconséquence humaines, exécute rigoureusement, avec une vigilance incessante et réfléchie, le plan froidement élaboré qui est conforme à son rôle de faux dévot.



Mais il ne pouvait être question, pour Molière, de porter à la scène l'incarnation parfaite du faux dévot. Il avait besoin pour la scène de puissants effets comiques, et il les a trouvés d'une façon tout à fait ingénieuse : il a prêté à son Tartuffe un caractère naturel qui contraste absolument avec le rôle qu'il joue. Ce gaillard robuste et soigné (*gros, gras, le teint frais, et la bouche vermeille*), à l'appétit salubre (*deux perdrix / avec une moitié de gigot en hochis*, pour le saupé) et dont les autres appétits sensuels sont tout aussi développés, n'a pas le moindre talent pour la piété, ne s'agit-il que de la feindre. Il joue son rôle avec une maladresse risible, en l'exagérant jusqu'à l'absurde, et il ne se contient plus sitôt que ses sens sont mis en éveil. Ses menées sont grassières et naïves, et à part Orgon et sa mère, nul ne se laisse prendre un instant à ses feintes, ni les personnages de la pièce, ni les spectateurs. C'est que Tartuffe n'est pas la personification d'un imposteur intelligent et maître de soi, mais un rustre aux appétits violents et grossiers, qui tente de singer la conduite du dévot parce qu'il en espère des avantages, mais à qui ce masque convient fort mal, tant il s'oppose à son personnage physique et moral; c'est en cela précisément que réside son comique irrésistible. Les critiques du XVII^e siècle qui, comme La Bruyère, ne tenaient pour vraisemblable que ce qui est raisonnablement probable s'étonnaient que même un Orgon ou une Mme Pernelle pussent être dupes d'un tel jeu; mais l'expérience montre que le mensonge le plus grossier et la tromperie la plus plate ne manquent pas de réussir quand ils flattent les habitudes et les instincts de leurs victimes et répondent à leurs désirs secrets. C'est justement en se donnant corps et âme à Tartuffe qu'Orgon peut satisfaire son besoin le plus instinctif et le plus secret : son sadisme de tyran familial.

Erich Auerbach, *Mimésis*
Tel, Gallimard, 1968

L'ECOLIER

Man aversion est par vaus encore accrue.

Heureux qui vaus instruisez !

J'aurais presque envie, maintenant, d'étudier la théologie.

MEPHISTOPHELES

Je ne vaudrais pas vaus induire en erreur.

En ce qui canceme cette science,

Il est si difficile d'éviter la mauvaise vaie,

Il y a en elle tant de paisan caché,

A peine si an peut la distinguer de la médecine.

Gaëthe, *Faust*

Marelle

■ J'ovoue qu'il y o des lieux qu'il vout mieux fréquenter que le théâtre; et, si l'on veut blâmer toutes les choses qui ne regordent pos directement Dieu et notre solut, il est certain que lo comédie en doit être, et je ne trouve point mouvois qu'elle soit condamnée avec le reste. Mois, supposé,

comme il est vroi, que les exercices de lo piété souffrent des intervalles et que les hommes oient besoin de divertissement, je soutiens qu'on ne leur en peut trouver un qui soit plus innocent que lo comédie. Je me suis étendu trop loin. Finissons por un mot d'un grand prince sur lo comédie du *Tartuffe*.

Huit jours oprès qu'elle eut été défendue, on représento devant lo Cour une pièce intitulée *Scaramouche ermite*; et le roi, en sortont, dit ou grand prince que je veux dire : « Je voudrois bien sovoir pourquoi les gens qui se scondolissent si fort de lo comédie de Molière ne disent mot de celle de *Scaramouche* »; ò quoi le prince répondit : « Lo roison de celo, c'est que lo comédie de *Scaramouche* joue le ciel et lo religion, dont ces messieurs-lò ne se soucient point; mois celle de Molière les joue eux-mêmes; c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. »

Molière, *Préface au Tartuffe* (1669)



petite chronique de l'imposture

Loin de là, vers le Marais, se trouvait une autre société qui en prenait le nom, et dont les personnages se mêlaient parfois à ceux de l'hôtel de Rambouillet. Là régnait le grand Condé, et passait Molière; on y rencontrait La Rochefaucauld, Langueville, d'Estrées, La Châtre. Condé avait quitté les petits-maîtres, ses premiers compagnons, et n'apprenait plus à monter à cheval avec Armand d'Andilly.

Molière puisa dans une conversation avec Ninan, qui se trouvait là, la peinture de l'hypocrisie dont il fit ensuite le *Tartuffe*.

Chateaubriand, *Vie de Rancé*

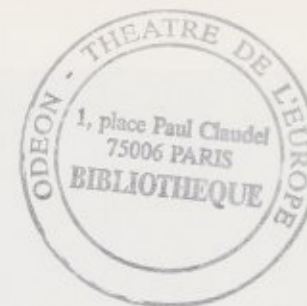
■ Le 17 avril 1664, une puissante société secrète d'action catholique, la Compagnie du Saint-Sacrement, délibère des moyens de supprimer « la méchante comédie » de Molière. Ainsi la bataille du *Tartuffe* commence-t-elle dès avant la représentation de la pièce, certaines indiscretions en avaient sans doute dévoilé le contenu. Il est vrai que depuis *L'Ecole des femmes* ou moins (première représentation le 26 décembre 1662), Molière est sous la surveillance des dévots.

En mai 1664, de somptueuses fêtes sont données à Versailles pour l'inauguration du château. Ce qui n'était encore qu'un simple rendez-vous de chasse sous Louis XIII accède au rang de véritable sonctuaire, le lieu du culte désormais voué au pouvoir monarchique obsolu et à celui qui en incarne à jamais la toute-puissance, Louis XIV.

Le 12 mai 1664, un premier *Tortuffe* en trois actes est présenté devant la cour. Dès le 17 mai, la *Gazette des Jésuites* annonce l'interdiction de la comédie et se félicite de ce que « Sa Majesté, pleinement éclairée en toutes choses » ait jugé la pièce « absolument injurieuse à la religion et capable de produire de très dangereux effets ». Sans doute l'intervention de la reine-mère Anne d'Autriche, que l'âge et l'inclination affirmée de la cour au plaisir droptent du vêtement d'une dévotion toujours plus rigide, a-t-elle pesé son poids dans cette décision. Derrière la querelle littéraire, de sourdes luttes d'influences sont en jeu. En août 1664, publication à Paris sous la plume du curé de Saint-Barthélémy d'un violent libelle contre Molière : pour châtier ce « démon vêtu de chair et habillé en homme et de plus signalé impie

et libertin », il est réclamé rien moins qu'« un dernier supplice exemplaire et le feu même, avant-coureur de celui de l'enfer ». Dans le même temps qu'il adresse au roi un premier placet (août 1664) où il dénonce « les grimaces étudiées de ces gens de bien à outrance, les friponneries couvertes de ces faux-monnayeurs en dévotion », Molière remanie sa pièce à laquelle il ajoute deux actes. Plusieurs états du texte ont dû se succéder. Condé suit de près ce travail. Quatre « lectures particulières » au moins, payées par lui, sont connues. Mais l'illustre protecteur fait figure de mécréant et de libertin. Autour de la reine-mère, de l'archevêque de Paris et du prince Conti, le parti des dévots ne désarme pas. Le 15 février 1665, Molière présente *Dom Juan* dans son théâtre du Palais-Royal. Dans la bataille du *Tartuffe*, *Dom Juan* est un coup porté à l'hypocrisie d'un grand seigneur, plus sournoise, plus dangereuse peut-être pour s'accompagner des séductions de l'élégance. L'interdiction frotte à nouveau. Le 5 août 1667, fort sans doute de l'autorisation verbale du roi parti aux armées, Molière fait jouer un *Panulphe* ou *L'Imposteur*. Le héros a troqué son petit collet de 1664 contre l'épée

et le costume d'un homme du monde, mais personne ne s'y trompa : la pièce était une seconde mouture du *Tortuffe*. La réaction est immédiate : interdiction de la pièce par le premier président du Parlement de Paris et publication par l'archevêque de Paris d'un mandement faisant « défense à toutes personnes du diocèse de représenter, lire ou entendre réciter la susdite comédie, sous quelque prétexte que ce soit, et ce sous peine d'excommunication ». Second placet au roi : « La cabale, écrit Molière, s'est réveillée. » Le roi répond « qu'à son retour à Paris, il ferait examiner la pièce et que nous la jouerions » (La Grange). Les dévots tinrent cependant dix-huit mois encore la bonne volonté royale en échec. Mais Anne d'Autriche est morte en 1666, la vieille cour est décapitée, le roi n'est plus disposé à se laisser contraindre. Les confrères de la Compagnie du Saint-Sacrement se sont compromis en admettant dans leurs rangs le prince de Conti, ancien frondeur. Très surveillée, la Compagnie doit se soumettre dès 1666, à Paris tout au moins. Enfin autorisé, *Le Tartuffe* ou *L'Imposteur* triomphe au Palais-Royal le 5 février 1669. Molière fait aussitôt imprimer sa comédie. Le texte paraît en librairie le 23 mars 1669.





MOLIÈRE

• Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière, naît en 1622, dans une riche famille de la bourgeoisie parisienne. À vingt-et-un ans, Molière renonce pourtant au barreau et à l'office dont son père dispose à la cour et fonde avec sa maîtresse, la comédienne Madeleine Béjart, l'Illustre Théâtre. Mais l'entreprise est trop ardue face aux deux puissantes troupes de l'Hôtel de Bourgogne et du Marais, Molière est même emprisonné pour dettes. En 1646, il s'engage avec Madeleine dans une compagnie de comédiens ambulants. Suivent quelque quinze années d'errance sur

les routes du sud de la France, sous la protection de divers grands personnages du royaume. Molière y forge son métier et l'expérience de la société française. Lorsqu'il revient à Paris en 1658, il est un homme de théâtre complet, tout ensemble comédien, chef de troupe et auteur. Bénéficiant du patronage de Monsieur, frère du roi, la troupe donne une représentation au Louvre devant la cour. Louis XIV, séduit par le rythme de la farce (*Le Docteur amoureux*, qui n'a pas été conservé) et la virtuosité de Molière, accorde aux comédiens de partager avec les Italiens la salle du Petit-Bourbon. *Les Précieuses ridicules* en 1659, puis *L'École des femmes* en 1662 affranchissent définitivement Molière de la réputation de « farceur » que lui font ses premiers ennemis. Grand ordonnateur des fêtes données à Versailles en 1664, Molière conçoit le genre nouveau de la comédie-ballet et présente une première version en trois actes de *Tartuffe*. Une cabale de dévots s'élève contre la pièce.

Molière y répond en achevant rapidement *Dom Juan* pour remplacer à l'affiche *Le Tartuffe* interdit. Mais l'amitié du roi manque de constance et le conflit avec Lully jette Molière dans une semi-disgrâce. Malgré les innovations du *Misanthrope* et les chefs d'œuvres des dernières années (*Georges Dandin*, *L'Avare*, *Le Bourgeois gentilhomme*, *Les Fourberies de Scapin*, *Les Femmes savantes*), Molière ne renoue jamais véritablement avec la faveur royale. Il meurt en 1673, au cours de la quatrième représentation de sa dernière comédie, *Le Malade imaginaire*. L'intervention de Louis XIV lui vaut d'échapper *in extremis* à la fosse commune ordinairement réservée aux soltimbanques.

BENNO BESSON

• Benno Besson a vingt-cinq ans lorsque, à Zurich, en 1948, il fait la rencontre, déterminante, de Bertolt Brecht. Un an plus tard, il le rejoint à Berlin-Est et devient l'un des metteurs en scène les plus marquants du Berliner Ensemble. Après la mort de Brecht en 1956, Besson trouve la direction de la Volksbühne en 1969. Il quitte la R.D.A. en 1978 et travaille comme metteur en scène indépendant en France, en Belgique, en Italie et dans les pays scandinaves. En 1982, il accepte la direction de la Comédie de Genève qu'il assumera jusqu'en 1989. Depuis cinquante ans, Besson poursuit sa quête personnelle et originale. Au regard des auteurs qu'il a montés (Brecht surtout, mais aussi Seghers, Hocks, Gozzi, Sophocle, Shakespeare ou Molière), il ne serait pas déplacé de prétendre que Besson a incliné son activité vers un théâtre social. Caractérisation réductrice si l'on n'y ajoutait aussitôt le goût du metteur en scène pour les ressources propres de l'inventivité théâtrale et du jeu. Ainsi son style est-il souvent marqué des traces de la tradition du grotesque cher à Molière ou Shakespeare.

EZIO TOFFOLUTTI

• Ezio Toffolutti s'installe à Berlin au début des années soixante-dix. Il n'a pas trente ans et porte en lui la tradition d'une esthétique à l'italienne que lui ont transmise des études de peinture et d'architecture à l'Académie des beaux arts de Venise. La confrontation avec la réflexion politique et sociale qui agite la Volksbühne à cette époque (Besson bien sûr, mais le turbulent tandem Karge-Langhoff aussi bien) s'avère fertile et Toffolutti signe sa première scénographie en 1973. Il n'a cessé depuis de collaborer avec Benno Besson avec lequel il réalise plus de vingt spectacles. On citera entre autres *Hamlet* de Shakespeare à Berlin

et à Gênes, *Oedipe Tyrone* de Sophocle à Spolète, *Sainte Jeanne des Abattoirs* de Brecht à Stockholm, *Le nouveau Menozo* de Lenz à Vienne, et, plus récemment, *Lopin, Lopin* et *Qui-soit-tout* et *Grosbête* de Coline Serreau à Berlin, Genève et Paris. Ezio Toffolutti a régulièrement travaillé par ailleurs, tant pour le théâtre que pour l'opéra, avec d'autres metteurs en scène partout en Europe. On signalera notamment ses réalisations pour Gerd Heinz, Katharina Thalbach, Claude Stratz ou Jérôme Savary (*Les Rustres* de Carlo Goldoni et *Lo resistent* de Bertolt Brecht à Chaillot en 1992 et 1994).

HANAE MORI

HAUTE COUTURE

17-19 AVENUE MONTAIGNE PARIS 8^{ème}



RICHARD AVEDON



Odéon-Théâtre de l'Europe - direction Lluís Pasquol - 1 Place de l'Odéon - 75006 Paris - 44 41 36 36
Rédaction et textes réunis par Jean Torrent • Photographies : Mario del Curta et Jean-Pierre Maurin (p3)
Conception graphique : Thierry Depagne • Impression : Jarach-Laruche

SAISON 95 96

GRANDE SALLE

20 - 24 SEPTEMBRE

L'ÎLE DES ESCLAVES

en italien

de Marivaux / Mise en scène Giorgia Strehler

28 SEPTEMBRE - 1^{ER} OCTOBRE

SPLENDID'S

en allemand, surtitré

de Jean Genet / Mise en scène Klaus Michael Grüber

6 OCTOBRE - 3 DÉCEMBRE

LE TARTUFFE

de Molière / Mise en scène Benna Bessan

15 NOVEMBRE - 14 JANVIER

DANS LA SOLITUDE DES CHAMPS DE COTON

CRÉATION

(à Ivry-sur-Seine)

de Bernard-Marie Koltès / mise en scène Patrice Chéreau

10 JANVIER - 18 FÉVRIER

FRANZISKA

CRÉATION

de Frank Wedekind / Mise en scène Stéphane Braunschweig

20 MARS - 12 MAI

LE ROI LEAR

CRÉATION

de William Shakespeare / Mise en scène Georges Lavaudant

21 - 25 MAI

OBSERVE THE SONS OF ULSTER

de Frank McGuinness

en anglais, surtitré

Mise en scène Patrick Masan

MARCHING TOWARD THE SOMME

28 MAI - 1^{ER} JUIN

THE WELL OF THE SAINTS

en anglais, surtitré

de John Millington Synge / Mise en scène Patrick Masan

11 - 22 JUIN

NOCES DE SANG (BODAS DE SANGRE)

CRÉATION

en espagnol, surtitré

de Federica Garcia Larca / Mise en scène Lluís Pasqual

PETIT ODÉON

LA CHÈVRE, LE CHEVAL ET LA VIERGE

3 NOV. - 30 DÉCEMBRE

CRÉATION

de MarieLuise Fleisser / Mise en scène Bérangère Banvaisin

J'AI GÊNÉ ET JE GÈNERAI (marionnettes)

5 - 31 JANVIER

Textes de Daniil Harms / mise en scène Émilie Valantin

CHAMBRE OBSCURE

25 MARS - 28 AVRIL

CRÉATION

de Vladimir Nabokov / Mise en scène Anton Kouznetzav

LE CHANT DES CHANTS

28 MAI - 30 JUIN

CRÉATION

Mise en scène Patrick Haggag

GRANDE HALLE DE LA VILLETTE

14 NOV. - 10 DÉCEMBRE

QUATRE HEURES À CHATILA

CRÉATION

et UN CAPTIF AMOUREUX

de Jean Genet / Mise en scène Alain Milianti

